

in the hours between dawns

entre deux aubes

in the hours between dawns

entre deux aubes

Pour celles d'entre nous qui vivent sur la frontière
qui se tiennent constamment au bord des décisions
cruciales et uniques
pour celles d'entre nous qui ne peuvent se permettre
les rêves fugitifs du choix
qui aiment dans les couloirs vont et viennent
entre deux aubes
regardant dedans dehors
avant après en même temps
à la recherche d'un présent qui puisse nourrir
les futurs
comme le pain dans la bouche de nos enfants
de sorte que leurs rêves ne reflètent pas
la mort des nôtres;

Pour celles d'entre nous
qui ont la peur gravée
comme une trace imprécise au milieu du front
apprenant à craindre le lait de notre mère
car avec cette arme
cette illusion de trouver une certaine sécurité
les brutes espéraient nous réduire au silence.
Pour nous toutes
qui n'étions pas censées survivre
à cet instant et ce triomphe.

Et quand le soleil se lève nous craignons
qu'il ne dure pas
quand le soleil se couche nous craignons
qu'il ne se lève pas au matin
l'estomac plein nous craignons
une indigestion
l'estomac vide nous craignons
de ne plus jamais manger
aimées nous craignons
que l'amour s'évanouisse
seules nous craignons
que l'amour jamais ne revienne
et lorsque nous parlons nous craignons
que nos mots ne soient pas entendus
pas accueillis
mais quand nous sommes silencieuses
nous craignons encore.

Alors il vaut mieux parler
en se rappelant
que nous n'étions pas censées survivre.

*Les horizons les plus lointains
de nos espoirs et de nos peurs sont pavés
de nos poèmes, taillés dans le roc
des expériences de nos vies quotidiennes.*
Audre Lorde, *Sister Outsider*, 1984
(Traduction française, 2003)

Dans ces heures liminales où la nuit n'est pas encore jour demeurent des existences solidaires, intimes et durables. L'exposition *in the hours between dawns*¹ propose de visiter ces espaces-temps peuplés par les corps et pensées qui se tiennent dans la pénombre d'un devenir incertain. Elle prend appui sur la figure d'Audre Lorde (1934-1992), dont les écrits ont marqué les champs des féminismes intersectionnels, des luttes lesbiennes et des mouvements anti-racistes, en défendant un empouvoirement² des communautés minorisées par la prise de parole et la mise en acte. Dans son poème *Litanie pour la survie*³, Audre Lorde écrit depuis les marges, donnant voix à ceux qui vivent dans l'ombre du silence. Pour elle, si la survie constitue un acte de résistance face à l'effacement, elle est aussi un geste poétique : entre deux aubes, les vulnérabilités ont parfois la capacité de se mouvoir en forces créatrices.

Balade tantôt rêvée ou fantasmée, *in the hours between dawns* convoque des pratiques qui interrogent, dénouent et transforment les structures de pouvoir et les récits hégémoniques tout en imaginant des futurs sensibles et multiples. Elle présente les œuvres de onze artistes ou duos d'artistes comme autant de poèmes desquels émergent de possibles horizons. Expression par le corps, par l'écriture de nouvelles narrations, par l'hommage ou même par la caresse, ils ouvrent la voie à la lumière tapie dans les zones les plus sombres.

Éclats dans l'obscurité, les familles choisies ou non, les communautés et les héritages deviennent des ressources essentielles à la (re)construction du soi et du commun : à la fois refuge et forme d'idéal, espace d'écoute, d'appartenances, d'affects et de transformations. Se tisse ainsi une archive poétique et fragmentée au sein de laquelle le collectif et l'individuel, le réel et le spéculatif se rencontrent.

1. Extrait du poème
Litanie pour la survie (1978)
d'Audre Lorde.
Traduit littéralement
dans les heures entre les aubes.
La traduction
de Gerty Dambury
pour les éditions
L'Arche choisit
entre deux aubes.

Entre vulnérabilité et puissance,
in the hours between dawns propose
de repenser les frontières du visible
et de l'audible, de la survie et du rêve.
À l'image de la litanie d'Audre Lorde,
elle invite à écouter ces voix qui murmurent,
chantent et persistent dans les interstices
du jour et de la nuit.

2. L'empouvoirement
est la traduction
française du mot
anglais *empowerment*.
Celui-ci renvoie à
un double mouvement :
il définit à la fois
le geste par lequel
on attribue du pouvoir
à quelqu'une, et l'état
dans lequel se trouve
une personne qui
a le pouvoir de.
C'est-à-dire, les
capacités d'auto-
définition et de
décision qui résultent
d'une émancipation,
ou qui la fondent.

Sarah Caillet
Commissaire de l'exposition

3. *Litanie pour la survie* est paru
dans *La Licorne noire*, (1978),
traduit de l'anglais
(États-Unis) par
Gerty Dambury,
Paris, L'Arche,
collection Des écrits
pour la parole, 2021

L'exposition *in the hours
between dawns* se déploie
dans onze espaces distincts,
chacun dédié à une artiste
ou duo d'artistes.

Le parcours de visite
suit le sens des aiguilles
d'une montre.

Dans ce livret, à la manière
d'un recueil, les mots sont
ceux des artistes.

J'ai choisi avec soin mon propre harnais,
il est dans un vinyle irisé. Je voulais
un truc doux et éloigné de l'esthétique
FHM et sellerie cuir de grosse berline
vers lequel parfois certains peuvent tendre.

Mais cela manquait de douceur,
de moelleux et de gentillesse.
Alors j'ai pris des draps réformés
des hôpitaux, ces pastels adoucis
par les lessives successives.

Ces draps dont on couvre les corps
des êtres invalidés pour mieux
les déssexualiser.

Et puis j'ai commandé un dildo
gradient tendre et velouté.
Mais finalement en l'enfilant
à travers l'anneau torique je me suis
demandé si, réellement j'avais envie
de faire une sculpture pénétrante.

La maladie est une lumière de l'intérieur.
Starhawk dirait de l'immanence peut-être
en opposition à la transcendance.
Une lumière du dedans, pas celle
du pouvoir sur les choses.

J'ai placé des mini projecteurs disco
qui sont autant de clitoris joyeux
sur le dancefloor.

Et puis ils écoutent et réagissent
aux mots qu'on leur dit grâce
à un petit micro.

Pour l'IAC je réalise deux nouveaux
strapons plus enveloppants,
pour m'éloigner encore un peu
plus du harnais et de ses courroies,
ces dernières pouvant être
impressionnantes pour certaines.

Dans *The Marias*, il y a plusieurs histoires qui s'entremêlent ou qui se déroulent en parallèle. D'abord, celle d'Anna Maria Sibylla Merian (1647-1717), qui fut l'une des premières naturalistes et qui, au cours de ses voyages, détaille la métamorphose des papillons, phénomène indocumenté jusqu'alors. Celle des femmes dans des conditions d'esclavage qui utilisèrent la fleur de paon (*Caesalpinia pulcherrima*), reproduite ici, pour ses propriétés abortives: un moyen d'exercer leur souveraineté et d'arrêter la reproduction de la servitude. Celle de femmes de milieu plutôt aisé en Angleterre, à l'époque victorienne, dont l'un des loisirs était la réalisation de ces fleurs en papier. Ces trois histoires sont plus ou moins contemporaines les unes aux autres. Elles considèrent, dans des endroits très différents du monde, des femmes contraintes par leur situation sociale mais également les différentes manières de naviguer au sein de cette condition sociale féminine.

Dans mon travail, j'essaie toujours de penser de manière expansive pour considérer plusieurs géographies et expériences pour réfléchir à ce qui passe dans la complexité de l'expérience humaine.

Nous, The Filipino Superwoman Band, posons la question: qu'est-ce qui est essentiel en période de pandémie?

The Filipino Superwoman Band détourne la K-pop, sa musique et son esthétique pour créer un mash-up de la chanson *Superwoman* de Karyn White (1988) à travers une identité de groupe baptisée TFSB2020.

TFSB2020 poursuit l'exploration de notre groupe sur le travail des migrantes philippines. À un premier niveau, il s'agit d'un acte de solidarité avec les revendications des infirmières philippines, des travailleuses de la santé et des aidantes, qui figurent parmi les premières lignes mondiales contre la pandémie de coronavirus. À un autre niveau, nous considérons également notre positionnement en tant que nous-mêmes un autre type de travailleuse migrante — en tant que travailleuses culturelles, offrant une main-d'œuvre physique et émotionnelle pour des productions internationales, faute d'opportunités rémunérées aux Philippines, et qui sommes également soumises à des pratiques injustes de la part d'institutions locales et étrangères. Ce projet est une critique des conditions socioéconomiques, politiques et historiques qui soutiennent cet « empire du soin » que le gouvernement philippin continue d'exploiter et d'exporter.

TFSB2020 — Superwoman: Empire of Care est une œuvre qui exprime — sous son esthétique vive et énergique de la K-pop — notre rage collective contre l'escalade de la violence systémique, la corruption gouvernementale et les abus de pouvoir qui continuent de contraindre les Philippines à chercher du travail en dehors des Philippines.

This song is for...
vol. 1
2021

Présentée comme une salle d'écoute interactive, *This song is for... vol. 1* est une collection unique de six disques vinyles, tirée de mon installation vidéo et sonore multi-canaux, *This song is for...* (2019). Dans ce contexte plus intime, la forme tactile et interactive des disques engendre une expérience d'écoute différente, dans laquelle des rituels de soin confèrent attention et révérence à l'expérience sonore.

Dans *This song is for... vol. 1*, je revisite et réinterprète la convention populaire de la chanson dédiée, en collaboration avec des ensembles musicaux dirigés par des femmes et des personnes genderqueer. Chacune des onze chansons (dont six sont incluses ici) a été personnellement choisie par une survivante de viol et ensuite interprétée sous forme de reprise nouvellement produite. Ce sont des chansons ayant une signification particulière pour les survivantes, des morceaux qui les transportent à un moment et un lieu précis, évoquant un monde sensoriel de souvenirs et d'émotions. Une perturbation sonore est introduite à un moment de chaque chanson, rappelant l'effet de « disque rayé » d'un vinyle endommagé. Cette rupture musicale performée offre aux auditeurs l'occasion d'habiter de manière affective un espace contesté de rappel traumatique — un espace où la violence désobjectivante du viol et ses répercussions psychiques se mêlent douloureusement aux revendications personnelles et politiques de vie, de dignité, d'espoir, de foi, voire de joie.

Une note de soin:
ceci est une œuvre
de survie.

Dans cet espace,
vous ne serez pas
confrontés à des images
de violence, ni à aucun
spectacle d'abjection
des personnes noires,
racisées (brown),
féminines et/ou queer.
Néanmoins, à travers
l'offrande sonore
et textuelle de cette
installation, réalisée
en collaboration avec
onze survivantes de
viol, il vous est demandé
d'habiter « l'éraflure »
du rappel traumatique
— et de participer à ce
travail relationnel difficile
mais transformateur.

Lyon, février 2025

Chère visiteuse,

En entrant dans notre installation et en vous retrouvant dans l'obscurité, vous pourriez être surprise : tout comme nous, vous avez probablement appris que devenir visible est une condition préalable pour revendiquer ses droits.

Peut-être avez-vous également partagé l'expérience que la visibilité ne fonctionne pas toujours comme prévu. Certaines personnes, y compris des personnes queer, ont été rendues hyper-visibles, observées, étudiées, scrutées.

Avez-vous déjà souhaité, ou eu besoin, de disparaître des regards ?

Nous aimerions vous inviter à rejoindre une foule — Les Gayrillères — qui pourrait apparaître la nuit, dans un lieu de drague queer, dans un club déserté, en marge d'une manifestation, dans le sous-sol d'un musée, sous terre. Ils se déplacent dans l'obscurité ou dans des espaces de lumière totale, là où l'éclat aveuglant offre un refuge pour se cacher.

Bien à vous,

Renate et Pauline

*Perfume of
Traitors I & III*
2021-2023

*Betraying
the Past*, 2023

*Betraying
Energies*, 2023

*Betraying
Positions*, 2023

*Betraying Sailor
Moon*, 2023

*Betraying
Divine*, 2023

*Betraying
Words*, 2023

*Betraying
Hope*, 2023

*Betraying
Marlou*, 2023

*Betraying
Family*, 2021

*Betraying
the Moon*, 2021

*Betraying
Norms*, 2021

Cette pièce est une sorte de dérivé de ma première installation *Unfinished Sentence* qui était en lien avec Monique Wittig mais constituait déjà une sorte de cosmologie, une manière de déchiffrer et de créer du langage à partir de sculptures. La série *Perfume of Traitors* est plus inspirée de l'écrivain Jean Genet et de la philosophie de la trahison qu'il a pu mettre en place dans sa vie. Il s'agit d'une trahison presque existentielle: il grandit dans un orphelinat, passe une partie de sa vie en prison et puis intègre le milieu littéraire parisien avec le soutien de Jean Cocteau notamment qu'il finit d'une certaine manière par trahir en reniant leurs liens pour affirmer son existence.

Dans sa littérature, et dans sa vie donc, Jean Genet développe toute une réflexion autour de la trahison comme manière d'être au monde. Je trouve cela assez inspirant puisque c'est quelque chose qui est évidemment problématique mais qui reste pourtant assez juste. C'est une théorie que je rapproche d'une autre forme de trahison développée par l'écrivaine et sociologue Kaoutar Harchi qui, elle, évoque la trahison liée à la classe sociale: accéder à l'université par exemple lorsque l'on vient d'un milieu prolétaire. C'est de là que viennent les formes de la sculpture: des couteaux qui évoquent bien sûr la figure du couteau dans le dos, mais des couteaux sans manches, bossés et tordus, avec une forme presque cosmique.

Le travail sur le métal fait partie de mes expérimentations avec le matériau comme manière d'approcher des choses plus tangibles, moins conceptuelles. Il y a une forme de tension entre le travail d'écriture derrière le propos de la pièce et le fait de façonner ces objets tranchants, tangibles, dangereux presque.

Née en 1990 au Bénin de parents français depuis déjà deux générations (aux suites de la colonisation tmtc) : j'ai grandi en HLM, à Orléans, mais aussi dans une maison de ville, avec la chance de faire de (très) longues études et de finalement m'installer à Paris intra-muros. Gardant pourtant le souvenir de la coupe du monde 1998 où « bleu-blanc-rouge » rimait avec « black-blanc-beur » et de l'année 2005 où le président de (l'École de) la République parle de « racailles à débarrasser au Kärcher » : j'ai peu à peu réalisé comment la banlieue était restée ce même et unique décor-fantasme assigné à la jeunesse — racisée — de ce pays. Puis, c'est aux côtés des membres du collectif Black(s) to the Future¹ que la figure de Lascar s'est imposée à moi comme l'autre archétype de ce système à deux vitesses. À la fois symbole et symptôme, entre (im)puissance et mytho(-logie/manie), entre mépris(e) et fascination, entre affection et frustrations.

Ainsi, *Sol in the Dark* s'est-il finalement construit comme une zone où raviver et transmettre certaines de ces archives de résistances et de révoltes banlieusardes et (rendues) clandestines; mais aussi un hommage polyphonique et polyglotte prospectif dans l'espoir de continuer à disséminer la rumeur — inestimable, parce que sous-estimée — de nos fragments d'histoires composites.

1. Hors ligne depuis 2018 avec Sybil Coovi-Handemagnon, Kyo Kim, Fallon Mayanja, Josèfa Ntjam et Nicolas Pirus. Nous sommes un collectif d'artistes et de recherche français. Depuis 2015 nous travaillons, depuis l'afrofuturisme, la blackness et les pensées Africana, aux côtés d'autres artistes, activistes et chercheuses non-blanches. Certaines d'entre nous sont parties et d'autres arrivent. — On s'entend.

Extrait de *We Are Memory and Earth and Freedom and Hope [On Decoloniality]*, une performance-conférence de Phoebe Boswell, présentée pour la première fois à la Tate Britain en 2018.

Pour son œuvre, Phoebe Boswell a invité un large éventail de femmes à répondre aux provocations formulées par Audre Lorde dans son essai *The Transformation of Silence into Language and Action*. Elle vous invite à y répondre à votre tour:



Je refuse la tyrannie d'un récit unique. Je suis enfin prête à parler. Je commence à réfléchir plus intensément à l'espace que j'occupe dans le monde, et à l'espace entre moi et le « chez-moi », à l'appartenance, quoi que cela puisse être, et je reconnais que je dois me créer un langage à la fois robuste, fluide et stratifié, capable d'abriter l'ensemble de ce que je suis. De ce que nous sommes. J'ai besoin de munitions. J'ai besoin de nouveaux langages pour me définir.

Il n'y a vraiment aucun moyen de représenter ma sœur dans un seul portrait. Elle est bien trop complexe et trop belle pour cela. Nous le sommes toutes. Nous.

Nous, ceux qui ne nous conformons pas aux esthétiques, à la voix normative, institutionnalisée et dominante. Nous. Nous, les êtres-frontières. Les damnées, comme dirait Fanon.

Nous sommes rhizomatiques, ancrées dans le temps. Nous sommes les vérités de nos ancêtres, et aussi l'avenir. Nous sommes mémoire, et terre, et liberté, et espoir.

Nous sommes stratifiées, contradictoires, et difficiles à aimer. Nous sommes une œuvre ouverte. Nous sommes spéculatives.

Et nuancées. Nous sommes multidisciplinaires. Et interactives. Et décoloniaux-ales.

Nous ne pouvons pas être racontées par une seule image, ou un seul écran. Ou par qui que ce soit d'autre.

« Mutumia » signifie Femme en gikuyu, ma langue maternelle, mais certaines disent que cela se traduit plus directement par Celle Dont Les Lèvres Sont Scellées. Tout au long de l'histoire, il y a eu des moments où des femmes ont utilisé leur corps dans des actes directs de protestation et de résistance, dans des situations où elles n'étaient pas autorisées à utiliser leur voix.

Mutumia est un hommage à ces femmes.

*Illness
Narratives (1-12)*
2024-2025

*Le repos
des organes*
2023

*The Violet
Wallpaper*
2023

Pour cette exposition, je propose un espace domestique composé d'un salon-installation *Le repos des organes*, d'un couloir peint en rose avec une série de peintures *The Illness narratives* et d'un papier peint, *The Violet Wallpaper*. Le papier peint, où se répète les motifs de flux de la circulation sanguine, provient à l'origine d'une installation inspirée par la nouvelle *The Yellow Wallpaper* de Charlotte Perkins Gilman qui brouillait les frontières entre la sphère domestique et les corps qui y vivent. *Le repos des organes* est une installation composée d'organes-sculptures en tissu et mousse installés dans un salon pouvant aussi évoquer la salle d'attente, personnifiant ces organes comme des êtres fatigués, de grosses peluches pop qui prennent possession du salon pour se reposer. Sur les murs parme, un corps violet flottant, représentant mon corps, le corps sans organes de l'artiste malade et, dispersés autour, ses organes en coupe anatomique. Ces éléments peints évoquent le body mapping, une technique thérapeutique qui consiste à dessiner son propre corps, y placer les événements traumatiques qui créent un espace de guérison. Sur la table du salon, de grosses cuillères en sculpture textile: elles font références à la Spoon Theory (théorie des cuillères) de Christine Miserandino, qui illustre par une métaphore la quantité d'énergie physique et mentale dont dispose une personne atteinte de maladie chronique pour accomplir les tâches quotidiennes. L'installation propose un espace intime et politique au sein duquel chacun peut se reposer un instant et y confronter son propre corps.

La série de peintures, *The Illness Narratives* découle de ma recherche « Récits pluriels de la maladie — outils d'émancipation narratifs et artistiques ». Cette série de peintures vinyliques sur bois aux contours arrondis, entre nuages et coussins, évoque ma pratique textile. Ce sont des portraits de mon lit, de ma vie au lit, où sont jonchés des boîtes de médicaments, des cosmétiques, des huiles essentielles et des livres. Ils viennent rendre visibles des espaces vulnérables et servent aussi de visuels pour la bibliographie du site internet de ma recherche.

Avec une luminance presque nulle, comme la matière noire et l'énergie noire, la suie ou le noir de carbone se disperse dans tant de représentations et d'instances à travers l'espace et le temps. Premier matériau utilisé pour produire de l'encre noire imprimée, le noir de carbone est un vecteur de matière familiale, sous forme de mots imprimés, d'images ou d'une image pour des objets invisibles. L'encre noire omniprésente se retrouve dans les journaux, les romans et les poèmes, imprimés dans tant de langues à travers la planète. Un grain issu d'un panache volcanique a permis de fixer tant de mots sur papier. Ce grain peut être retrouvé encore et encore, dans de nombreux ailleurs et comment apparemment sans lien, dans tant de maintenant et d'après. Dans l'impression, en tant que matière de l'imprimé, la suie occupe l'espace entre les pauses, délimitant ce qui se trouve entre les lignes écrites et imprimées. Ainsi, elle évoque la respiration; ou plutôt, la manière dont la respiration crée un espace pour que les échos soient entendus, tout comme les échos permettent aux abris d'êtres ressentis. [..]

Extrait de *Redshift*,
publié dans *Soot Breath*
// Corpus Infinitum
— Journal d'exposition.
Produit dans le cadre
de l'exposition *Soot*
Breath // Corpus
Infinitum 2021, édité
par Arjuna Neuman et
Denise Ferreira da Silva
avec l'appui du Centre
for Contemporary Arts,
Glasgow.

Soot Breath:
Le journal d'exposition
(en anglais)



Soot Breath, alors, est une césure dans une chanson chantée, une pause dans tous les mots écrits en noir de carbone et prononcés à haute voix. En tant que telle, la suie est une trace matérielle, tout comme l'écho. De la même manière que l'écho rend possible l'expression d'un abri, un lieu fugitif à habiter, la suie rend tangible l'expression du sens, un lieu fugitif où penser. [..]

Matrix Botanica
— *Biosphere above*
Nation
2013

Matrix Botanica explore la question de l'indigénéité universelle: nous sommes tous, d'une manière ou d'une autre, originaires d'un lieu et appartenons, avec toutes les autres formes de vie, à la Terre. Dans la vidéo, la Voix de la Nature réfléchit à notre humanité. Elle décrit la manière dont elle nous perçoit et les nombreuses compréhensions et interprétations erronées issues du cadre philosophique occidental, en particulier celle, absurde, de placer l'identité humaine en dehors de la nature.

En tant que protagoniste, la Nature devient un personnage doté d'une identité individuelle, un personnage auquel le spectateur peut s'identifier. À travers la musique, l'auditeur peut se lier à l'image et à l'identité de la Nature.

Le récit de la vidéo s'inspire pleinement d'une expérience vécue de médecine psychédélique appelée l'Ayahuasca. *Matrix Botanica* redéfinit les rituels contemporains entre humains, plantes et animaux dans une société globalisée et désacralisée. Une tentative de recréer des relations avec la nature en la reconnaissant non pas comme un ensemble de « choses », mais comme des entités créatives, autonomes et originellement autres. Prendre soin d'éléments comme les arbres, les rivières, les forêts, les herbes et les montagnes, en tant qu'amis, est un engagement dont nous sortirons tous grands. En dépassant l'idée d'une identité humaine qui ne serait connectée à la Terre que de manière accidentelle ou marginale, un rituel est créé permettant aux individus modernes de se ré-enraciner pour bénéficier d'une perspective éco-centrée plus forte au sein d'un univers plus connecté.

Gabrielle Goliath

Née en 1983
à Kimberley
(Afrique du Sud)
Vit et travaille
à Johannesburg
(Afrique du Sud)

Les œuvres de Gabrielle Goliath créent des conditions d'écoute et de rencontres. Ses photographies, ses installations vidéo ou sonores font entendre des voix trop souvent ignorées. L'artiste s'intéresse aux stratégies de survie et d'épanouissement des personnes considérées comme non-conformes du fait de leur(s) identité(s). En plus de porter un discours critique sur les discriminations raciales ou de genre, Gabrielle Goliath montre que la survie peut être une décision renouvelée chaque jour, un travail actif qui se crée dans le cadre même de l'oppression. Les conséquences de la violence sur les corps et les esprits coexistent avec une volonté de résistance qui devient puissance d'agir.

• *This song is for...*

vol.1, 2021

Installation sonore,
lettrage adhésif, platines
vinyles, disques vinyles,
enceintes
Dimensions variables
Collection Fonds régional
d'art contemporain
Bretagne

Pauline Boudry / Renate Lorenz

Travaillent ensemble
à Berlin depuis 2007

Pauline Boudry et Renate Lorenz produisent en duo des installations qui explorent la tension entre ce qui est visible et ne l'est pas, entre ce qui est scruté et ce qui est caché. Leurs films capturent des performances devant la caméra, souvent inspirées par des chansons, des images ou des films du passé récent. Leurs œuvres mettent en scène des chorégraphes, artistes et musiciennes, avec lesquelles elles entretiennent un dialogue approfondi sur les conditions de la performance, l'histoire de la visibilité, la pathologisation des corps, ainsi que sur la camaraderie, le glamour et la résistance. Elles remettent ainsi en question les récits historiques dominants tout en questionnant l'intrusivité du regard des spectatrices.

• *Les Gayrillières,*

2022

Installation vidéo
deux canaux
Durée: 18'
Courtesy des artistes et
de la galerie Marcelle Alix
Chorégraphie/
performance: Harry
Alexander, Julie
Cunningham, Werner
Hirsch, Nach,
Joy Alpuerto Ritter,
Aaliyah Thanisha.

Chorégraphie:

Julie Cunningham
and Harry Alexander
Photographie: Bernadette
Paassen, Siri Klug
Son: Johanna Wienert
Costumes: Heloise Mantel
Perruque: Dushan Petrovic
Production scénique:
\Nikke Tiarks
Assistance dramaturgique:
Renen Itzhaki
Conception sonore:
Rashad Becker
Étalonnage: \Waveline
Musique: Ivo Dimchev,
Overrated (home version),
Tragic Selector (a.k.a.
Daisuke Tadokoro
& Terre Thaemlitz),
*A Dialogue With
Gravity*

Tarek Lakhrissi

Né en 1992
à Châtelleraut (France)
Vit et travaille
à Pantin (France)

Tarek Lakhrissi développe une pratique transdisciplinaire, alliant l'écriture, la performance, la vidéo, la sculpture et la poésie. Son travail explore les récits sensibles et sociopolitiques, en particulier ceux des expériences queers et minorisées en Europe. Il interroge la culture populaire, le langage et les affects, tout en proposant un univers et un futur émancipateurs. Jouant avec les langues (le français, l'arabe et l'anglais), Tarek Lakhrissi crée une œuvre multiforme où les mots, la fiction et la vulnérabilité deviennent des instruments de résistance et de transformation.

qu'elle réinterprète sous un prisme féministe. Puisant dans sa propre expérience de la maladie, Laurie Charles interroge la médecine traditionnelle en plaçant le soin, les cycles naturels et les catastrophes écologiques au cœur de son travail. Invitant les visiteuses à une expérience immersive, ses œuvres composées d'objets multiples — rideaux, coussins, accessoires de scène — deviennent des espaces de réflexion et de réconciliation.

— *The Illness Narratives (1–12)*, 2024 — 2025
Peinture vinyle sur bois
15 x 21 chaque
Courtesy de l'artiste

— *Le repos des organes*, 2023
Mobilier, moquette, sculptures textiles, peintures murales
Dimensions variables
Courtesy de l'artiste

— *The Violet Wallpaper*, 2023
Papier peint
Dimensions variables
Courtesy de l'artiste

Denise Ferreira da Silva

Née en 1963 à Rio de Janeiro (Brésil)
Vit et travaille à Vancouver (Canada)

Arjuna Neuman

Né en 1984 dans un avion
Vit et travaille à Berlin (Allemagne)

Le travail de Denise Ferreira da Silva et Arjuna Neuman mêle philosophie, art et expérimentations créatives. Ensemble, ils construisent ce qu'ils appellent une *corpus infinitum*, espace de recherche virtuel ou cinématographique au sein duquel les milieux humain, géologique, bactériologique et météorologique sont envisagés comme des systèmes interconnectés.

Leur démarche se détache des savoirs occidentaux issus de la modernité, souvent destructeurs. Les artistes réunissent sur un même plan l'exploitation des corps minéraux, végétaux et animaux comme symptôme de dynamiques coloniales et capitalistes. Depuis 2016 et leur premier film *Serpent Rain*, ils développent un cycle d'œuvres qu'ils qualifient de « cinéma élémentaire ». Arjuna Neuman est réalisateur et auteur, tandis que Denise Ferreira da Silva, philosophe et universitaire, associe pensée théorique, activisme politique et pratique artistique.

— *Soot Breath // Corpus Infinitum*, 2020
Installation vidéo
couleur, sonore
Durée: 39'
Collection Institut d'art contemporain, Villeurbanne/Rhône-Alpes

melanie bonajo

Née en 1978 à Heerlen (Pays-Bas)
Vit et travaille à Berlin (Allemagne)

melanie bonajo se définit à la fois comme vidéaste, activiste et « sexologue somatique ». Ses œuvres peuplées de créatures fantastiques — elfes queer, chamanes 2.0, démons contemporains et sirènes à barbe — reflètent les désirs et aspirations d'une génération en quête d'un présent plus désirable et inclusif. Ayant étudié le mysticisme et l'ésotérisme, melanie bonajo interroge les formes de spiritualité et la relation à la nature dans un monde occidental déconnecté de celle-ci. Pour l'artiste, la restauration de ce lien perdu commence par une reconnexion à soi-même, en explorant les limites, les peurs et les désirs du corps dans une démarche de (re)connaissance profonde et de réappropriation.

— *Matrix Botanica – Biosphere above Nations*, 2013
Installation vidéo
couleur, sonore
Durée: 22'25"
Collection Institut d'art contemporain, Villeurbanne/Rhône-Alpes

Direction

Administrateur
Michaël Faivre

Expositions

Coordinatrice artistique
et de recherche *in situ*
Sarah Caillet

Chargée des projets
ex situ Auvergne-
Rhône-Alpes
Chantal Poncet

Service des publics

Responsable du
service des publics
et des activités
culturelles
Katia Touzlian

Assistante du service
des publics
Géraldine Amat

Stagiaire au sein
du service des publics
Clara Pellin

Chargée de l'accueil
et de la librairie
Ida Mininni

Agentes d'accueil
et médiation
Léna Drulhes,
Chloé Elvezi

Communication et partenariats

Chargée des partenariats
Sonia Romanova

Chargée de communication
Andrea Garcia

Assistante communication
et partenariats — stagiaire
Diana De Simone

Régie

Régisseur *in situ*
et bâtiment
Stéphane Emptaz

Assistante régie *in situ*
et bâtiment — stagiaire
Elia Lajeunie

Régisseuse documentaire
et administrative —
collection
Jeanne Rivoire

Régisseur
ex situ — collection
Romain Goumy

Montage

Monteuses
Maxime Crozet,
Vincent Guiomar,
Marion Lemaitre,
Jean-Julien Ney,
Victor Rochette,
Ugo Sébastião

Stagiaires
Naïs Charlery,
Maëlle Degiorgis,
Iris Denneulin,
Léna Drulhes,
Julie Machu

*in the hours
between dawns*
(entre deux aubes)

Exposition
du 7 février
au 13 avril 2025

Ouverture

Du mercredi au vendredi
de 14h à 18h
Le week-end
de 13h à 19h

Tirage de tarot Jimmy Beauquesne

Venez découvrir les
22 cartes des arcanes
majeures réinterprétées
par l'artiste Jimmy
Beauquesne et vous
faire tirer les cartes!
Samedi 22 mars

Carte blanche à Tarek Lakhri et Mawena Yehouessi

Présentées toutes
les deux au sein de
l'exposition, Tarek
Lakhri et Mawena
Yehouessi vous
proposent une soirée
inédite à la croisée
de leurs pratiques
respectives.
Jeudi 10 avril

Plus d'informations
à venir sur notre site
internet.

Les rendez-vous médiation

Visites du week-end
Les samedis
et dimanches à 16h

Visites sur le pouce
Vendredis pendant
la pause déjeuner
21 février, 14 mars,
11 avril à 12h30

Visite en famille
Dimanche 30 mars
à 15h30

Librairie

Spécialisée en art
contemporain, accessible
aux horaires d'ouverture
des expositions

Informations
& réservations
sur le site internet:
www.i-ac.eu

L'Institut d'art
contemporain bénéficie
de l'aide du Ministère
de la culture et de la
communication (DRAC
Auvergne-Rhône-Alpes),
du Conseil régional
Auvergne-Rhône
-Alpes et de la Ville
de Villeurbanne.



Mécène



Mécènes
en nature



INSTITUT D'ART CONTEMPORAIN Villeurbanne/Rhône-Alpes

11 rue Docteur Dolard
69100 Villeurbanne
France

t. +33 (0)4 78 03 47 00
f. +33 (0)4 78 03 47 09
www.i-ac.eu

Design graphique:
Léa Audouze
& Jérémy Barrault

—
Typographie:
Bye Bye Binary,
DINdong, Clara Sambot.

—
Impression: IMAV

Du 7 février au 13 avril 2025

melanie bonajo
Phoebe Boswell
Pauline Boudry / Renate Lorenz
Laurie Charles
Denise Ferreira Da Silva & Arjuna Neuman
Gabrielle Goliath
Eisa Jocson
Kapwani Kiwanga
Tarek Lakhri
Benôit Piéron
Mawena Yehouessi